



Approches d'une mystique littéraire

COMMUNICATION DE MARCEL LOBET

À LA SEANCE MENSUELLE DU 8 OCTOBRE 1983

Parvenu à l'âge des mémoires, un écrivain s'interroge sur la valeur testimoniale de la vie littéraire. Sa jeunesse a choisi, tout d'abord, la chambre de Pascal pour écouter « le silence des espaces infinis » ou pour concilier l'esprit de finesse et l'esprit de géométrie. Ce voyage autour de sa chambre, le jeune écrivain l'interrompt bien vite pour se jeter dans la mêlée de quelque bataille d'Hernani, aux côtés des avant-gardes et parmi les manifestes d'écoles. Souvent, ce premier contact avec les frères humains de Villon déterminera ses premières démarches. La tour d'ivoire est devenue une tour de guet, un phare d'orientation. La librairie de Montaigne, c'est la centrale de cette « usine à penser » qu'évoque un titre de Marcel Thiry, une cabine de télécommunications avec l'univers des Anciens et des Modernes confondus dans une Querelle sans merci.

Qu'il se contente de l'amitié des livres ou que, fatigué de monologuer, il multiplie les rencontres pour dialoguer, l'écrivain est un témoin. Passant de la « Divine Comédie » de la solitude aux cent actes divers de la « comédie humaine », le lecteur devenu scripteur mûrit son témoignage. Il a l'obligation de dire. Apporter la pierre des mots au maître d'œuvre de Babel, le moellon invisible, perdu dans l'*opus incertum* d'un édifice dont seul l'avenir pourra mesurer les proportions. L'histoire littéraire, c'est la confrontation d'innombrables témoins qui déposent, attestent, jurent et se parjurent, accusent et se récusent.

Nos communications en appellent souvent à des témoins, et la citation littéraire se charge ici d'un sens judiciaire. Pour ma part, choisissant des répondants parmi les auteurs de journaux intimes, comme je l'avais fait dans *Écrivains en aveu* et dans *La ceinture de feuillage*, j'ai assorti les témoignages de

manière à éclairer tout à la fois l'unité et la diversité de la condition humaine, telle qu'elle apparaît dans la littérature d'aveu, qu'il s'agisse de libertins ou de penseurs voués à l'introspection, voire à la spéculation.

Je résiste mal à la tentation de faire défiler devant vous une théorie de témoins pittoresques rencontrés au cours de ma double vie de journaliste et d'écrivain. Quelques évocations suffiront. Je revois le patriarche de la préhistoire, Rosny Aîné, alors président de l'Académie Goncourt, faisant irruption dans mon bureau de jeune secrétaire de la *Revue Belge*. Interrompant ses devoirs de vacances, l'auteur de la *Guerre du feu* vaticinait devant moi à travers les légendes fantastiques de l'humanité primitive.

Autre image : au fond d'un jardin parisien, j'interroge un patriarche plus jeune, Lanza del Vasto, rabotant une planche, tout en m'expliquant « le chiffre des choses » ou commentant son *Pèlerinage aux sources*. Les souvenirs affluent et les images se télescopent. D'un congrès du Pen Club en Yougoslavie où je rencontrai Roger Caillois parmi d'autres écrivains français, j'ai surtout retenu une promenade avec Claire Sainte-Solive, au pied des Alpes slovènes.

Je citerai encore la traversée de Paris en taxi avec Jean Cocteau, à partir des jardins du Palais-Royal dont le poète me décrivait les chenilles processionnaires. Paris encore. M'ayant invité à déjeuner dans son appartement de Montmartre, Robert Kemp était assis devant son piano pour me donner une aubade d'accueil. Pianiste comme Julien Benda, Robert Kemp fut, avec Edmond Jaloux et André Rousseaux, de ces critiques de haute qualité que les petits maîtres d'aujourd'hui écrasent de leur mépris. Mes rencontres avec des poètes tels que Paul Fort, André Salmon, Tristan Derème, Francis Carco et Rolland de Renéville furent parfois entourées de mystère, mais cela relève de cette vie seconde qui est la part incommunicable du témoignage littéraire.

Si, jeune journaliste, j'ai interviewé Edwige Feuillère en « dame aux camélias » abandonnée aux atours de son habilleuse, le fait est banal à côté des anecdotes de théâtre que pourrait conter notre ami Georges Sion. Mes souvenirs sont plus personnels en ce qui concerne, par exemple, Maurice Béjart que j'ai découvert, tout jeune, dans un studio parisien, s'exerçant à la barre, sous l'œil sévère d'une ancienne étoile des Ballets Russes de Diaghilev. J'ai suivi Maurice

Béjart de la *Symphonie pour un homme seul* au *Sacre du printemps* qui m'inspira un article dithyrambique dans la nuit qui suivit la « première ». C'est un des « temps forts » de ma vie de journaliste, polyvalent comme on l'était avant la spécialisation à outrance. En vingt ans de critique chorégraphique, mes chroniques sur la danse se sont accumulées ; elles ont rejoint le destin éphémère des interviews d'écrivain. Je n'ai quasi rien conservé de ces textes voués à l'oubli. « Tout va sous terre et rentre dans le jeu. »

Au-delà de ces réminiscences qui intéressent à peine la petite histoire, je veux en venir à un propos plus grave, parce qu'il concerne l'essentiel de notre activité de témoins engagés dans l'inépuisable procès de l'écriture. Avec le recul de l'âge et de l'expérience, je m'aperçois que seuls méritent de subsister dans la mémoire certains témoignages touchant la vie profonde et la démarche existentielle. C'est un aspect de la mystique littéraire qui est mon projet aujourd'hui.

Voué à la critique littéraire dès ma vingtième année, j'ai reçu des centaines de lettres d'écrivains. Il s'agit, le plus souvent, de remerciements ou de mises au point. (Par exemple, Montherlant n'en finissait pas de me préciser ses intentions.) Les explications les plus précieuses furent celles de Bernanos, à ses débuts de romancier, au lendemain de *Sous le soleil de Satan*¹.

Sans être, le moins du monde, un chasseur d'autographes, j'ai été impliqué, parfois malgré moi et malgré la vie rangée que m'imposait le gagne-pain quotidien, dans ces aventures spirituelles qui forment notre vie souterraine, loin de la vie professionnelle et plus loin encore de la vie mondaine.

Les remerciements de l'auteur au critique vont parfois bien au-delà des conventions de la politesse littéraire. Au moment où Bernanos et Montherlant me confiaient leur propos, je reçus de longues lettres — nettement mystiques, cette fois — d'un jeune écrivain, André Harlaire, dont Jacques Maritain avait publié le premier roman, *En croix*, dans la célèbre collection du « Roseau d'Or ». Je n'ai jamais rencontré ce correspondant mystérieux : son dernier message me demandait

¹ Les lettres que m'adressa Bernanos ont été publiées dans deux recueils de correspondance parus, à Paris, chez Plon : *Combat pour la vérité* (1971) et *Lettres retrouvées* (1983).

de ne pas chercher à retrouver sa trace. On m'a dit qu'il était devenu une sorte d'ermite dans un désert africain.

Sans doute mes amis critiques pourraient-ils, à leur tour, invoquer ainsi ceux que Verhaeren nommait « les apparus dans mes chemins ». Je veux aborder un cas particulier illustrant des prolégomènes sur la mystique littéraire.

En 1926 paraissait, à Louvain, à l'ombre de l'université, une revue de jeunes, *La Nouvelle Équipe*, dont la brève histoire serait à écrire parce que cet « orphéon » (comme disait Barrès) rallia, pendant plusieurs années, de futurs écrivains, des apprentis politiciens — un Léon Degrelle, par exemple — mais aussi des chercheurs curieux de mystique et de philosophie néo-thomiste. C'est là que je découvris, pour la première fois, le nom de Jacques Masui qui allait jouer un rôle important dans l'édition française de textes rares. Fondateur, aux Éditions Fayard, de la collection « Documents spirituels », directeur de la revue *Hermès*, animateur des *Cahiers du Sud*, Jacques Masui est, à mes yeux, le témoin privilégié de tout un mouvement de prospection mystique au sens le plus large. Henri Michaux a dit de son ami Masui qu'il était un « frère à la recherche des grands frères de par le monde et de leurs secrets qu'il importe de divulguer, en faveur de ceux qui attendent »...

Mort prématurément en 1975, Jacques Masui n'a pas eu le temps de mener à bien cette œuvre fraternelle embrassant tout à la fois l'Orient et l'Occident. Au reste, ce fut un rassembleur plutôt qu'un semeur. J'ai reçu de lui une douzaine de lettres où il m'expose ses projets touchant *Hermès* et la collection qu'il dirigeait. Après la mort de Jacques Masui, les Éditions Fayard ont publié, sous le titre de *Cheminements*, un Journal qui s'étend, d'une manière très irrégulière, sur plusieurs lustres. Ces pages, dont beaucoup ne sont pas datées, retracent un itinéraire spirituel analogue à celui de Roger Bodart². En manière de postface, Henri Michaux évoque le souvenir de son ami Masui dont il disait : « Jamais je ne me rencontrai avec lui sans qu'il ne me conduisît bientôt au domaine " élu ", me faisant part d'enseignements, paroles, aphorismes et d'autres signes d'admirable intériorité, trouvés en tel ou tel sage ou mystique d'Orient. »

² Voir ma communication à la Séance mensuelle du 13 octobre 1979 : *L'âme de Roger Bodart à travers ses inédits*.

À ceux qui le pressaient de construire une œuvre structurée, Jacques Masui répondait qu'il était « trop occupé à vivre ». Par vivre, il entendait se réaliser, se comprendre, saisir la vie de l'univers « d'un seul regard ». Tels quels, les textes de ces *Cheminements*, rassemblés et annotés par Pierre-Albert Jourdan, constituent, dit celui-ci, la relation d'un voyage initiatique, grâce à des incursions dans une « géographie sacrée » qui évoque le *Mont Analogue* de René Daumal.

Feuilletant ces « carnets de pérégrination » (titre auquel songeait Masui), on découvre des constantes qui permettent d'esquisser une synthèse et de dégager une ligne générale, un projet qui part des années de jeunesse où des amis de Masui (Jean Paulhan, Marcel Lecomte, René Daumal) l'engageaient dans une aventure intérieure où l'intuition l'emporterait sur le raisonnement.

Par ses transferts de conscience, par une mythologie hallucinatoire, Jacques Masui poursuit une expérience parallèle à celle de son contemporain Joë Bousquet, cet écrivain paralysé depuis 1918, à la suite d'une blessure de guerre, et qui, jusqu'à sa mort, en 1950, publia une trentaine d'ouvrages. Le témoignage de ce « mort en sursis » (comme il se définissait) mériterait, lui aussi, une analyse en profondeur. Joë Bousquet notait dans son Journal³ : « Pourquoi nous écrivons : pour que les choses retrouvent en nous l'état de grâce. Pour aider les choses à matérialiser le plan spirituel. »

L'état de grâce, le plan spirituel, ce sont des expressions que l'on redécouvre dans le Journal posthume de Jacques Masui où je relève, au hasard, *le monde du divin, le temple de la connaissance, la pauvreté en esprit, la bienheureuse simplicité, l'accueil du silence, le champ de la vision intérieure*, parmi d'autres formules empruntées aux mystiques d'Orient et d'Occident. Je précise aussitôt qu'il ne s'agit pas ici d'expérience religieuse mais d'une mystique littéraire que j'ai tenté de définir dans un récent article de la *Revue Générale* et qui s'intitulait : *De la littérature considérée comme une mystique*.

Même s'il n'use d'autres médias que le livre, l'écrivain est souvent un médiateur, un intercesseur, quand il discerne, au-delà du réel, une réalité profonde dont il ouvre l'accès aux profanes. S'il veut rendre témoignage à l'Esprit, il prend place dans une cohorte sacrée dont l'action secrète n'est pas évidente, bien qu'elle

³ Joë Bousquet, *Papillon de neige*. Journal 1939-1942, Éditions Verdier, Lagrasse, 1980.

soit réelle. Il y a transmission d'un message dont la portée échappe au plus grand nombre. Il suffit à l'émetteur que les mots soient captés par un seul récepteur.

Il y a une mystique de la durée. Un ami poète me disait, il y a un demi-siècle : « Si, plus tard, après ma mort, un jeune lecteur frémit à la lecture d'un seul de mes vers, je n'aurai pas vécu en vain. » Telle est la relève dont tout poète rêve dans son inconscient. Et ceci vaut aussi pour le prosateur qui donne rendez-vous, dans l'avenir, à un interlocuteur peut-être illusoire. Suivant la prospective d'une improbable survie, l'écrivain qui cherche à prolonger son être, pour s'inscrire dans la durée, obéit à la mystique littéraire.

Le langage de la mystique paraît plus justifié encore si l'écrivain met en jeu le mystère du mot, s'il lance, dans le débat avec lui-même, des formules comprises de lui seul. Jacques Masui écrit dans son Journal : « Je ne coïncide qu'avec moi-même », alors qu'il voudrait franchir les frontières de sa personne, sauter le seuil qui sépare l'inconscient de la conscience. Nous sommes à mi-chemin entre l'extase (la sortie de soi) des mystiques et le subliminal de la psychanalyse, là où le *Je* pourrait être *un Autre*. Jacques Masui rejoint « l'éternité retrouvée » de Rimbaud que Paul Claudel appela un « mystique à l'état sauvage ». De fait, *Une saison en enfer* illustre bien la notion de mystique littéraire, d'une illumination qui explore l'espace intérieur, les profondeurs de la conscience, mais aussi le versant obscur de la connaissance qui a toujours attiré les Gnostiques. Le gnosticisme est pris ici dans l'acception d'une connaissance essentiellement intuitive par illumination soudaine.

Chaque fois que le mot « voyant » ou « visionnaire » s'applique à un écrivain, nous sommes projetés dans la mystique littéraire, l'ascèse étant ce travail du style dont Flaubert fit une macération dans son ermitage de Croisset. Beaucoup d'écrivains sont des anachorètes qui ont connu ce que l'un d'eux — Edmond Jaloux, je crois — appela un jour la « visitation d'esprits ». L'histoire des lettres est balisée d'innombrables expériences d'écriture relevant de cette « mystique naturelle » que Suzanne Lilar applique aux relations amoureuses. Comme la passion charnelle, la mystique littéraire est faite d'un ensemble d'opérations mystérieuses dont l'écrivain est le témoin ébloui quand il se met en « état de grâce » par l'isolement, par

l'éloignement, par cette situation à l'écart que désigne, étymologiquement, le mot *anachorète*.

Ici encore, j'interroge l'auteur des *Cheminements* où Jacques Masui raconte un souvenir d'adolescence. Un jour, en forêt, il eut une brève illumination qui lui révéla, dit-il, la valeur de l'intuition comme méthode de connaissance. Communion avec la nature ? Contemplation poétique ? C'était beaucoup plus que cela. L'écrivain, soudain inspiré, se lance dans ce que Léon Bloy appelait une explication, une explication en profondeur. On retrouve ici, à tout prendre, cette tentation de l'Ineffable, de l'Indicible, qui tourmente la plupart des écrivains, à commencer par les poètes authentiques. Je cite quelques lignes de cette page qui récuse les *mots*, ces truchements familiers que Sartre⁴ a exaltés dans un de ses meilleurs livres. Masui dira : « L'idée par elle-même, revêtue de mots, n'est rien. Elle nous contente par sa plasticité. Il faut nous baigner en elle jusqu'à son extinction à force d'évidence. Cela ne peut se pratiquer que par-dessus les vieux mots, usés jusqu'à la corde, de nos vocabulaires⁵. »

C'est malgré lui que Masui emprunte certains mots à la philosophie plutôt qu'à la mystique. Tout en se ralliant à une « *philosophia perennis* dégagée de toutes les traditions métaphysiques (et religieuses) révélées par Guénon » et d'autres, Masui se méfiait du langage philosophique. Il disait : « Il ne faut plus rien attendre des philosophes, à moins qu'ils ne se fassent poètes ! » On songe ici au célèbre dédain d'Hamlet à l'égard de la philosophie rêveuse d'Horatio. La mystique shakespearienne veut aller au-delà des mots condamnés par son ironie.

⁴ Dans *Les mots*, Sartre montre comment la Littérature fut pour lui, dans son enfance, une religion : « Écrire, ce fut longtemps demander à la Mort, à la Religion sous un masque d'arracher ma vie au hasard. Je fus d'Église. Militant, je voulus me sauver par les œuvres ; mystique, je tentai de dévoiler le silence de l'être par un bruissement contrarié de mots et, surtout, je confondis les choses avec leurs noms : c'est croire. »

⁵ Il va de soi qu'on pourrait comparer à la mystique littéraire de Masui telle phrase de Joubert sur la fonction du langage : « En composant, on ne sait bien ce qu'on voulait dire que lorsqu'on l'a dit. Le mot, en effet, est ce qui achève l'idée et lui donne l'existence. C'est par lui qu'elle vient au jour, *in lucem prodif*. » Pour compléter ces propositions, on pourrait invoquer cette glose de Michel Camus, dans les *Paraphrases hérétiques* (collection « Nouvelle Gnose ») à propos de Maître Eckhart : « C'est tout le secret de la Littérature : elle joue avec les mots pour faire allusion à CE qui échappe aux mots. » Et Michel Camus explique son propos en citant, une fois de plus, Eckhart : « Il n'arrive pas à la vérité intérieure celui qui reste confortablement attaché au signe. » Le confort intellectuel empêche le progrès spirituel, du moins dans l'esprit des mystiques.

S'il est vrai que tout journal intime présente des incohérences, de faux élans, des repentirs et des contradictions, celui de Jacques Masui est, plus que tout autre, rebelle à une exégèse. Par là-même, il reflète le débat intérieur d'un homme qui cherche, dit-il, à « trouver un équilibre réel dans une humanité qui en manque de plus en plus ». Réagissant contre la dispersion, contre la dissémination par l'écriture, Masui voudrait se concentrer pour découvrir *l'unité* pressentie « derrière les apparences de l'univers ».

Cette unité, il la demande aux mystiques orientales. Il appelle la naissance d'un mouvement œcuménique en vue d'une étude comparée du christianisme, de l'islam, du brahmanisme et du bouddhisme. Il cite volontiers ceux qui ont collaboré à un syncrétisme rapprochant l'Orient de l'Occident, à commencer par notre collègue Mircea Eliade, René Guénon et Lanza del Vasto. Il se réjouit de constater avec René Grousset que la « connaissance de l'Est » (fomentée par l'universalisme claudélien) est « le grand fait humain de notre époque », puisque, « pour la première fois, la notion d'humanité totale commence à se réaliser ».

Les *Cheminements* de Jacques Masui le ramènent à l'introspection, mais il étouffe, dit-il, dans ses limites. Nous sommes loin des replis d'un égocentrisme ou d'un solipsisme qui dédaigne l'Autre. L'écrivain est en quête d'interlocuteurs qui répondraient à ses interrogations, et il invoque des peintres (Klee, Chirico) et des musiciens (Bach, Berg, Bartok) aussi bien que les poètes visionnaires : Baudelaire, William Blake, Hölderlin et surtout son ami Henri Michaux.

Afin de ne pas multiplier les citations, je me bornerai à proposer un texte où Jacques Masui désigne les contradictions essentielles de celui qui entend vivre en profondeur : « Entrer dans la réalité profonde du monde est infiniment dangereux. Il s'y mêle l'horreur et la merveille, et toujours nous demeurons suspendus entre les deux. Mais parfois, dépassant tous les entre-deux, il arrive que nous débouchions dans une région sans visage où plus rien n'apparaît, et cependant le mouvement incessant continue, implacable. Il ne nous touche plus, nous sommes dedans et hors de lui tout à la fois. Point de plus grande joie que l'absence de joie. » Nous rejoignons ici le Vide des mystiques, le Vide qui appelle la plénitude.

L'onirisme métaphysique, cet état de suspens entre le réel et l'irréel, est déconcertant pour notre logique occidentale. Pareille démarche s'identifie avec une

certaine ascèse orientale familière à Jacques Masui qui accueille, dans son univers intérieur, non seulement les mystiques et les sages, mais aussi tous ceux qui, disait-il, sont allés au-delà d'eux-mêmes, tous ceux qui ont résolu la contradiction inhérente à leur être.

Dans son adieu à Jacques Masui, Henri Michaux rappelle comment le directeur de la revue *Hermès* « encourageait dans une voie spirituelle certains de ceux qu'il voyait avec regret demeurer dans le littéraire⁶ ». Entre le poète Michaux et notre pèlerin du mystère, il y eut ainsi des échanges de signes « d'admirable intériorité » conduisant au domaine « élu ». Michaux observait les exercices ascétiques de son ami gravissant une sorte de Mont-Athos de la Connaissance. La montée fut interrompue brutalement par la mort de Jacques Masui, il y a huit ans.

Cette aventure intérieure de mon correspondant me frappe d'autant plus que je la rattache à beaucoup d'autres rencontres dont ma vie fut enrichie, malgré un métier dominé par les « petits faits vrais » de la réalité quotidienne. Récemment encore, j'ai perdu un ami — étranger au monde littéraire — qui m'a laissé des ébauches de fictions transposant une tragédie intérieure et de longues épîtres d'un style impeccable où le professeur de lettres, voué à l'oralité, cherchait une consolation dans l'écriture.

Le mot « consolation » appelle un texte de Boèce dans cette *Consolation de la philosophie* qui fut un des ouvrages les plus lus et les plus cités du moyen âge : « C'est bien moins dans votre riche bibliothèque que j'aime à fixer mon séjour que dans votre âme. J'ai pris plaisir à en faire une bibliothèque vivante, dans laquelle J'ai placé, non les livres eux-mêmes, mais les maximes qu'ils contiennent. »

Ces phrases de Boèce justifient l'idée formulée par je ne sais plus quel auteur moderne assimilant la mort d'un vieillard lettré à l'incendie d'une bibliothèque. Il arrive à chacun de nous de regretter que tel « locuteur » disert ou tel témoin silencieux n'écrivent pas ce qu'ils savent. Le non-dit rejoint l'indicible, l'ineffable, dans la noosphère imaginée par Teilhard de Chardin ou dans ce « fond de l'Inconnu »

⁶ On évoque ici le titre que Charles Du Bos donna à son ultime recueil *Du spirituel dans l'ordre littéraire*.

que Baudelaire voulait atteindre et qui est tout à la fois, au sens étymologique, utopie et uchronie⁷.

Nous touchons ici à cette frénésie et à ce fantastique dont Pierre-Georges Castex a exploré les frontières dans un récent ouvrage, *Horizons romantiques*⁸, où se trouvent rassemblés les écrits majeurs de toute une carrière d'enseignement supérieur. Les premières lignes de ce maître livre indiquent très clairement l'ampleur d'un domaine qui, dans les perspectives de l'histoire littéraire, prend la démesure d'un univers en expansion. Voici les premières lignes du professeur Castex, au chapitre initial intitulé « De Sade à Lautréamont » : « Comme l'extase mystique, le délire frénétique est une fièvre d'Absolu. Les deux états répondent à un même désir d'échapper aux servitudes de la condition humaine et d'atteindre en un instant privilégié à un bonheur incommensurable. Mais le mysticisme suppose une soumission, une ascèse, la frénésie implique une révolte et un défi. »

Le destin de l'écrivain est d'osciller entre l'ascèse et la rébellion.

La révolte et le défi, j'ai tenté de les illustrer, par quelques exemples, dans *Le Feu du ciel* où voisinent Artaud, Georges Bataille, André Breton, Jean Genet, Kafka, Klossowski, Lautréamont, Rimbaud et beaucoup d'autres qui relèvent d'un prométhéisme littéraire toujours vivace. Le « romantisme éternel », c'est tout simplement le Grand Combat de la Raison ascétique et de cette mystique littéraire qui fera l'objet d'un livre testamentaire, si Dieu me prête vie.

Je vous remercie de m'avoir donné l'occasion d'en esquisser, devant vous, les prolégomènes.

Copyright © 1983 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Marcel Lobet, *Approches d'une mystique littéraire* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1983. Disponible sur : < www.arllfb.be >

⁷ Forgé par le philosophe français Renouvier, en 1857, le terme s'applique à l'histoire telle qu'elle aurait pu être et qu'elle n'a pas été. On songe à l'*Échec au temps* de Marcel Thiry. « Chronos rêve », pourrait dire son ami Robert Vivier.

⁸ Pierre-Georges Castex, *Horizons romantiques*, Librairie José Corti, Paris, 1983.